

The background of the cover is a stylized illustration of a railway bridge spanning a deep canyon. The bridge is a large, black, lattice-structured arch bridge with a train crossing it. The canyon walls are rendered in dark, textured brushstrokes of brown and black. The sky is a bright, textured yellow, suggesting a sunrise or sunset. The overall style is graphic and expressive, using bold colors and heavy brushwork.

**DENIS
JOHNSON**
RÊVES DE TRAIN

TRADUCTION DE BRICE MATTHIEUSSENT

CITRES
30

DENIS JOHNSON

RÊVES DE TRAIN

« Ce livre concis et poétique sent la morille et le bois calciné. C'est une fable transpercée par les hurlements des loups et les jappements des coyotes en délire, un hymne à l'odeur âcre des épicéas géants que des bûcherons loqueteux débitent en billes, là-bas, au fin fond de l'Ouest américain, pour construire, au péril de leur vie, des ponts de chemin de fer en équilibre au-dessus des canyons. [...] Un roman qui vous emporte loin dans le silence et dans l'azur. »
Florence Noiville, *Le Monde des livres*

Au début du xx^e siècle, Robert Grainier travaille à la construction des chemins de fer qui, très vite, parcourront l'Amérique. Un combat de l'homme contre la nature dans des paysages à l'immensité sauvage. Mais ce n'est pas le seul combat que mène Grainier : ébranlé par un drame personnel, il tente de donner un sens à un monde qui en a perdu, alors que son pays connaît des années décisives qui transforment profondément son identité.

Denis Johnson (1949-2017) est un romancier, nouvelliste, dramaturge et poète américain. Il est l'auteur notamment de *Jesus' Son* (Bourgeois, 1996), un recueil de nouvelles très remarqué et adapté au cinéma sous le même titre, de *Déjà mort* (Bourgeois, 2000) ou encore de son chef-d'œuvre, *Arbre de fumée* (Bourgeois, 2008), finaliste du prix Pulitzer et lauréat du National Book Award.

**DENIS
JOHNSON**

**RÊVES
DE TRAIN**

**DU MÊME AUTEUR
CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR**

Jesus' son
Le Nom du monde
Déjà mort
Pistes
Des étoiles à midi
Des anges
Un pendu ressuscité
Rêves de train
Arbre de fumée
Personne bouge
Des monstres qui ricanent
La Générosité de la sirène

**DU MÊME AUTEUR
DANS LA COLLECTION « TITRES »**

Des anges



**DENIS
JOHNSON**

**RÊVES
DE TRAIN**

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR BRICE MATTHIEUSSENT

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TITRE ORIGINAL :
TRAIN DREAMS

© Denis Johnson, 2003
© Christian Bourgois éditeur, 2007,
2021, pour la traduction française
ISBN : 978-2-267-04364-8

Durant l'été 1917 Robert Grainier participa à une tentative de meurtre sur la personne d'un ouvrier chinois surpris en train de voler, ou en tout cas accusé d'avoir volé, dans les entrepôts de la Spokane International Railway, dans le nord de l'Idaho.

Trois ouvriers qui travaillaient sur le chantier de la voie ferrée s'emparèrent du voleur, puis le traînèrent sur la longue berge vers le pont en construction à cinquante pieds au-dessus de la rivière Moyea. Une psalmodie rapide et sonore s'écoulait sans arrêt de la bouche du Chinois. Il se débattait et se tortillait comme une fouine dans un sac, de son seul bras libre il lançait des coups de poing en direction de l'homme qui lui serrait le cou. Quand le groupe passa devant lui, Grainier, voyant qu'ils avaient quelque difficulté, leur prêta main-forte et se retrouva à immobiliser fermement l'un des deux pieds

nus du coupable. L'homme qui lui faisait face, M. Sears, membre de la direction de la Spokane International, tenait le prisonnier d'une main presque inutile collée à l'aisselle de ce dernier, et il fut le seul parmi eux, en dehors du Chinois incompréhensible, à parler pendant la partie la plus ardue de leur entreprise : « Les gars, je vois fichrement pas comment on va le porter jusque là-bas ! »

Nous devons donc le traîner jusqu'au bout du tablier ? fut la question que Grainier souhaita poser, mais il jugea plus raisonnable de garder son souffle en vue de la lutte imminente. Sears rit une seule fois, blême de fatigue et d'horreur. Tous s'écroulèrent dans la poussière puis se relevèrent, avant de s'écrouler encore ; le Chinois vitupérait dans une langue mystérieuse et les terrifiait tous les quatre au point qu'indépendamment de leur projet initial c'était désormais un homme mort. Ils ne pouvaient plus faire autrement que le jeter du haut du pont à chevalets.

Ils arrivèrent à la hauteur des autres, une douzaine d'hommes qui venaient de s'immobiliser au soleil pour s'appuyer sur le manche de leur outil, essuyer la sueur sur leur visage et assister à l'événement. Grainier s'agrippait convulsivement au pied tressautant du Chinois en s'interrogeant sur son propre rôle ; l'homme qui tenait l'autre

pied lâcha soudain prise, s'assit dans la poussière en tétant son souffle, et reçut un coup de pied dans l'œil avant que Grainier n'ait pu s'emparer du membre qui battait sauvagement l'air.

« C'était juste pour s'amuser. Pour s'amuser », dit l'homme assis dans la poussière, puis à l'intention de son camarade il ajouta : « Allez, Jel Toomis, on laisse tomber.

— Je peux pas le lâcher, répondit le dénommé Toomis. C'est moi qui le tiens par le cou ! » Puis il éclata d'un rire vaguement gêné.

« Eh bien, moi je tiens bon ! fit Grainier qui resserra encore sa prise sur les pieds du minuscule démon. Je le tiens bien, ce petit salopard. Allons-y ! »

Le groupe des bourreaux arriva au milieu de la dernière travée achevée, à soixante pieds au-dessus des rapides, et redoubla d'efforts pour balancer le Chinois dans le vide. Mais il déjoua toutes leurs tentatives en s'accrochant à leurs bras et à leurs jambes, sans jamais cesser de pleurnicher dans son sabir, jusqu'au moment où il les lâcha sans prévenir et, d'une main, saisit la poutre située en contrebas. Quelques coups de pied lui suffirent alors pour se libérer de ses ravisseurs, qui en tout état de cause tentaient de se débarrasser de lui, puis il fit basculer son corps par-dessus le tablier, se retrouva suspendu par

les bras au-dessus de la gorge et, avançant une main devant l'autre, il progressa ainsi jusqu'au squelette de la travée suivante. Le compagnon de M. Toomis se rua en avant, en équilibre sur une poutre, pour essayer d'écraser sous ses talons les doigts du fuyard. Mais le Chinois descendit alors d'une poutre à l'autre en s'agrippant aux croisillons de la structure, tel un acrobate dans un cirque. Quelques ouvriers de l'équipe applaudirent son évation réussie, tandis que d'autres, bien qu'ignorant tout des raisons de cette poursuite, hurlaient qu'il fallait coûte que coûte arrêter le criminel. M. Sears sortit du holster fixé à sa ceinture un gros et vieux revolver à quatre coups, fonctionnant avec de la poudre noire, et tira quatre fois, sans résultat. Le Chinois avait déjà disparu.

*

En rentrant à pied chez lui après cet incident, Grainier fit un détour de deux miles jusqu'au magasin du village ferroviaire de Meadow Creek afin d'acheter une bouteille de Hood's à la sal-separeille pour son épouse Gladys et leur bébé Kate. Il eut très chaud en montant la colline à travers bois vers le chalet ; avant le dernier mile, il s'arrêta pour se baigner dans la rivière,

la Moyea, à un endroit encaissé situé en amont du village.

C'était samedi et, afin de se préparer aux festivités de la soirée, plusieurs ouvriers des chemins de fer de Meadow Creek étaient venus au trou d'eau pour se baigner tout habillés puis s'asseoir et se sécher sur les rochers avant que les derniers rayons de soleil n'aient quitté le canyon. Ces hommes ôtaient leurs chaussures ou leurs bottes, puis ils entraient lentement dans l'eau, qui leur montait bientôt jusqu'aux épaules, en poussant des cris et en s'éclaboussant. Beaucoup buvaient déjà du whisky dans des flasques, assis et tremblants après leurs ablutions. Ça et là, un bras et une main serrant un chapeau miteux crevaient la surface du trou d'eau, pendant que leur propriétaire se mouillait la tête. Grainier, qui ne reconnut personne, resta à l'écart et surveilla d'un œil attentif ses bottes et sa bouteille à la salsepareille.

En rentrant chez lui à la tombée de la nuit, Grainier crut rencontrer le Chinois à chaque détour du chemin. Le Chinois sur le sentier. Le Chinois dans les bois. Le Chinois marchant doucement, ses mains ballant au bout de bras semblables à des cordes. Le Chinois jaillissant du torrent en dansant comme une araignée.

Il tendit la bouteille de Hood's à la salsepaille à Gladys. Assise dans le lit près du poêle, elle souffrait d'un mauvais rhume et donnait le sein au bébé. Elle aurait pu prendre sur elle pour laver le linge, éplucher les pommes de terre et préparer la truite en vue du dîner, mais ils avaient l'habitude de la laisser se reposer avec une ou deux bouteilles du tonique sucré de Hood's quand elle avait mal à la tête et que son nez coulait, pour la décharger de toutes les tâches domestiques. La petite fille de Grainier aussi paraissait enrhumée. Elle avait de minuscules croûtes autour des yeux, la morve lui coulait des narines en formant parfois des bulles, tandis qu'elle tétait et reniflait contre le sein de sa mère. À quatre mois, Kate était toujours entièrement chauve. Elle ne semblait pas reconnaître son père. Cette maladie bénigne ne lui ferait aucun mal, tant qu'elle ne se mettrait pas à tousser.

Grainier, debout près de la table dans l'unique pièce du chalet, s'inquiéta bientôt. Le Chinois, il en était certain, leur avait jeté un mauvais sort très puissant alors qu'ils le traînaient vers l'extrémité du pont : n'importe quelle calamité pouvait en résulter. Bien que maintenant surpris par la

frénésie de l'après-midi, stupéfait par cette violence qui l'avait emporté comme un fétu dans le vent, le jeune Grainier regrettait toujours qu'ils n'aient pas accompli leur mission et tué ce Chinois avant qu'il ne les maudisse.

Il s'assit au bord du lit.

« Merci, Bob, dit sa femme.

— Ta salsepareille te plaît ?

— Oui, Bob.

— Tu crois que la petite Kate peut la sentir dans ton lait ?

— Bien sûr que oui. »

*

La nuit, ils entendaient souvent le train de la Spokane International filer vers le nord et traverser Meadow Creek, deux miles plus bas dans la vallée.

Cette nuit-là, le coup de sifflet lointain le réveilla et il s'aperçut qu'il était seul dans le lit de paille.

Gladys était réveillée avec Kate, assise sur le banc près du poêle, occupée à racler des flocons d'avoine bouillis et froids dans la casserole, un porridge qu'au bout de son doigt elle donnait ensuite à sucer au bébé.

« Combien de choses sait-elle faire, à ton avis, Gladys ? Autant qu'un petit chiot, tu crois ?

— Un chiot se débrouille tout seul après que la chienne l'a sevré », dit Gladys.

Il attendit qu'elle ajoute quelques explications. Elle pensait souvent plus vite que lui.

« Le petit d'homme n'en est pas capable, reprit-elle. Il ne peut pas vivre sa vie tout seul après avoir été sevré. Un chien en sait plus qu'un bébé jusqu'à ce que le bébé connaisse des mots. Mais pas seulement quelques mots. Un chien élevé dans une maison connaît quelques mots, lui aussi — autant qu'un bébé.

— Combien de mots, Gladys ?

— Tu sais bien, les mots relatifs à ses jeux, et les trucs que tu lui demandes de faire.

— Tu pourrais m'en dire quelques-uns, Glad ? »

Il faisait nuit, il avait envie d'entendre encore la voix de sa femme.

« Eh bien : rapporte, au pied, assis, couché, debout. Pour chaque chose qu'il fait, il connaît le mot qui va avec. »

Dans l'obscurité il sentit les yeux de sa fille rivés sur lui, tels ceux d'une brute acculée. C'était seulement son esprit qui lui jouait un tour, mais il eut l'impression qu'un liquide glacé lui coulait le long

du dos. Il frissonna et remonta la courtepointe jusqu'à son cou.

Toute sa vie, Robert Grainier se rappellerait cet instant précis de cette nuit-là.

Quarante et un jours plus tard, Grainier debout parmi les autres ouvriers du chemin de fer regarda la première locomotive franchir les cent douze pieds d'espace vide au-dessus de la gorge profonde de soixante pieds, en roulant sur le pont qu'ils venaient de construire. M. Sears, debout près de la machine, brandit son quatre-coups pour donner le signal du début de la manœuvre. Au coup de revolver, le mécanicien lâcha le frein et sauta hors de la cabine ; les hommes encouragèrent de leurs cris la locomotive qui roulait très lentement sur la voie et traversait la Moyea vers la berge opposée, où un autre homme attendait de sauter à bord pour l'arrêter avant la fin de la voie. Les hommes poussèrent des hurlements de joie en applaudissant. Grainier se sentait triste. Il ne savait pas pourquoi. Il hurlait et applaudissait lui aussi. Cet ouvrage d'art s'appellerait le « pont

du raccourci de onze miles », car il éliminait une longue courbe qui contournait la gorge et empruntait un col assez proche, et il évitait aux ouvriers de la Spokane International d'entretenir cette portion de onze miles de rails et de traverses.

*

L'expérience acquise par Grainier sur le pont du raccourci de onze miles lui donna envie de participer à d'autres entreprises tout aussi gigantesques, où des hordes humaines détruisaient des portions entières de forêts, puis assemblaient des structures spectaculaires, pour lancer de lourdes travées en bois toujours plus loin au-dessus d'abîmes infranchissables, toujours plus larges et plus profonds. En 1920, il rejoignit le nord-ouest de l'État de Washington pour aider à réparer le pont de la Gorge Robinson, le plus grand de l'époque. Les concepteurs de cet ouvrage avaient réussi à lancer au-dessus d'un vide profond de deux cent huit pieds et large de huit cent quatre une voie ferrée capable de supporter une locomotive et deux wagons chargés de billes de bois. Vieux de près de trente ans, le pont de la Gorge Robinson vacillait et terrifiait : personne ne restait

jamais à bord du convoi qui le franchissait, même pas le mécanicien. Le serre-freins l'attrapait à l'autre extrémité.

Une fois les réparations terminées, Grainier monta dans la forêt avec la Simpson Company et travailla à l'acheminement du bois. Un système de courts chemins en rondins fonctionnait dans toute la région. Les rails servaient seulement au transport du bois hors de la forêt ; c'était le boulot d'une quarantaine d'hommes que Grainier avait rejoints pour traîner les billes derrière des équipages de six chevaux jusqu'à portée de câble du quai de chargement du train.

Sur ce quai trônait une machine géante que le capitaine appelait le baudet, dotée de deux énormes tambours en fer, l'un distribuant le câble, l'autre l'enroulant, pour tracter les billes de bois jusqu'à la voie et envoyer simultanément le crochet vers l'arrimeur, qui amarrait la bille suivante au câble. Cette vieille machine à vapeur était un colosse qui dévorait du bois, qui palpitait, tonnait et grinçait pendant que les jets de vapeur rugissaient comme une cataracte et que sur le chemin de roulement les chevaux avançaient, tels de gigantesques monstres silencieux, leurs bruits noyés dans le fracas de la vapeur et du métal. À partir du quai, les billes de bois poursuivaient

leur voyage sur des wagons de chemin de fer plats, avant de traverser le merveilleux abîme de la Gorge Robinson et de descendre la montagne pour rejoindre le réseau des voies ferrées du continent américain.

Robert Grainier venait de fêter son trente-cinquième anniversaire. Gladys et Kate, sa p'tite fille et sa toute p'tite fille, lui manquaient, mais il avait connu trente-deux années de célibat avant de trouver femme et il reprenait aisément ses habitudes solitaires parmi les épicéas innombrables.

Grainier occupait le poste d'arrimeur – non pas sur le quai, mais dans la forêt, où les scieurs travaillaient par deux pour abattre un épicéa, les émondeurs maniaient la hache pour dégager les troncs et les débiteurs les coupaient en tronçons de dix-huit pieds avant que les arrimeurs ne placent un câble autour de ces tronçons que les chevaux tiraient ensuite. Grainier adorait ce travail, l'effort physique, la griserie de l'épuisement, le repos réparateur en fin de journée. Il aimait aussi l'échelle immense des choses de la forêt, l'impression d'être perdu et loin de tout, et puis cette conviction qu'au milieu de tant d'arbres qui semblaient le garder, aucun danger ne pouvait le menacer. Pourtant, selon l'un de ses camarades nommé Arn Peeples, un vieillard désormais et